

<https://www.cairn.info/revue-archives-juives-2018-1-page-132.htm>

Louis Mitelberg, dit Tim, dessinateur de presse, illustrateur et sculpteur (*Kałuszyn, 19 janvier 1919 - Paris, 7 janvier 2002*)

[Catherine Nicault](#)

Dans [Archives Juives 2018/1 \(Vol. 51\)](#), pages 132 à 142

Lejzor, que sa famille appelle Lolek (plus tard Louis) Mitelberg, est né juste après la fin de la Première Guerre mondiale à Kałuszyn, une petite ville de 40 000 habitants (en majorité juifs yiddishophones), située à une quarantaine de km de Varsovie, qui était le berceau de sa famille tant paternelle que maternelle. Selon son témoignage dans *L'Autocaricature* et surtout celui plus précis de sa sœur unique Gustawa, dite Gutka (Varsovie, 19 mai 1924 - Paris, 12 décembre 2009), leur grand-père paternel, mort avant leur naissance, « barbu et très pieux, réservait une pièce de sa maison à la prière, et, comme le veut la Loi, ne se laissait pas photographier » ; ils ont bien connu en revanche leur grand-mère paternelle qui, sage-femme, faisait vaille que vaille bouillir la marmite. En septembre 1939, celle-ci quitta Kałuszyn en flammes, se réfugia à Varsovie chez l'un de ses enfants et s'y suicida le mois suivant afin de ne pas être une charge pour sa famille. Leurs grands-parents maternels, les Ocap, fabriquaient des gabardines. Aisés, religieux « mais sans fanatisme », ils habitaient une belle maison dans la rue principale de Kałuszyn ; veuve depuis 1930, Mme Ocap « s'est laissée mourir après l'incendie de sa maison ».



Louis Mitelberg en uniforme d'aviateur de la France libre, années 1940. © Mémorial de la Shoah/coll. MJDP.

2Mais c'est dans la capitale de la Pologne redevenue indépendante, soumise au régime autoritaire du maréchal Pilsudski, puis à partir de 1935, à celui des colonels, aussi autoritaire et de surcroît ouvertement antisémite, que grandissent Lolek et Gutka, rue Nalewki, au milieu du « petit peuple d'artisans et de commerçants juifs chaleureux et dynamique qui était concentré dans le quartier nord de Varsovie », au cœur de ce qui devint le ghetto sous l'occupation allemande. Né en 1891, leur père avait rejoint illégalement, en 1907, un frère aîné, enfui à Paris pour échapper à une condamnation à la déportation en Sibérie que lui avaient valu ses activités révolutionnaires. Il y travailla un an à ses côtés chez un casquettier juif polonais. De ce bref séjour parisien, « il gardait un souvenir ébloui [...]. Son rêve était de

revenir un jour dans ce merveilleux pays où la justice, après avoir condamné Dreyfus, avait fini par reconnaître son erreur et l'avait, quoique juif, déclaré innocent ».

3En attendant, les deux frères rentrent en Pologne en 1908. Le cadet, dont on ignore le prénom, futur père de Lolek et de Gutka, épouse dans sa ville natale, en 1917, l'une des cinq sœurs Ocap, toutes des beautés, paraît-il, et ses cousines au second degré. Lui et sa promise, née en 1894 et jamais prénommée non plus par ses enfants, ont tous deux refusé un mariage arrangé. Fabriquant de bonnets de laine ou de soie artificielle et de bérets, il a pu s'élever au sein de la petite et moyenne bourgeoisie juive de Varsovie. Si, en effet, il exerce modestement son activité jusqu'en 1930 dans l'une des trois pièces de l'appartement de la rue Nalewki avec trois ouvriers, il remporte en 1928-1929 un concours lancé par le gouvernement et le marché de l'équipement en passe-montagnes des cheminots polonais. Il fait fabriquer désormais sa marchandise en gros par des artisans de Varsovie et des environs, la commercialise dans une boutique, achetée en 1930 au centre-ville, que tient sa femme avec l'aide de deux vendeuses, et gagne « beaucoup d'argent ». Dans l'appartement de la rue Nalewki rendu à la seule fonction d'habitation règne manifestement l'aisance (la famille emploie une bonne catholique et une gouvernante pour Gutka) et « une très bonne entente familiale ». Quant au « climat chagallien » évoqué plus tard par Tim, il faut nuancer : le yiddish n'est plus pratiqué par les parents qu'avec les membres de leur famille ou entre eux, quand ils ne veulent pas être compris des enfants ; Lolek en saisit plus ou moins le sens malgré tout, mais pas sa petite sœur ; tous deux parlent exclusivement le polonais avec l'accent varsovien et apprennent le français et l'allemand à l'école puis au lycée, des établissements forcément juifs dans la Pologne de l'époque. Le père, avec sa vision « complètement irréaliste, attendrissante qu'il avait gardée de Paris », a en effet transmis son rêve de France à sa famille (*L'Autocaricature*). Sur le plan religieux, lui et sa femme « étaient croyants, certes, et pratiquants, mais à leur façon », selon Gutka. « Ils respectaient le shabbat [mais faisaient ce jour-là de grandes promenades, laissaient brûler le gaz, et le père fumait cigarette sur cigarette] et célébraient les fêtes, priaient le vendredi soir, allumaient les bougies et mangeaient la carpe farcie ». « Il ne fallait pas mélanger les casseroles casher et non casher », mais « au restaurant, qui pouvait être « goy », ils ne refusaient pas le jambon qui, assuraient-ils, était riche de vitamines ». Bref, cette « assez joyeuse incohérence » indiquait un évident début d'assimilation.

4Lolek, qui rêve tôt du métier de dessinateur, publie son tout premier dessin en 1935 dans le courrier des lecteurs du magazine satirique d'opposition d'inspiration socialiste *Szpilki* (Épingles), titre auquel contribuent beaucoup de membres de la nouvelle école graphique polonaise. Cependant, ayant essuyé par ailleurs plusieurs refus de publication, il poursuit durant un an des études d'architecture à l'École polytechnique de Varsovie, cherchant à concilier sa passion pour le dessin et la perspective d'« une profession honorable aux yeux de [ses] parents ». Mais, doutant d'avoir un avenir dans une Pologne « qu'il n'aimait pas » (Gutka) et irrésistiblement attiré par Paris, où sont déjà installés certains de ses amis, il y part en novembre 1938, « un peu comme en avant-garde, précédant la future installation de notre famille en France », selon Gutka. Pour sa part, elle aspirait à y faire des études d'agronomie. Inscrit en chimie à la faculté des sciences par un ami parce que la Pologne délivrait plus facilement un visa de sortie pour ces études, le jeune homme ne songe qu'à préparer le concours d'entrée aux Beaux-Arts de Paris.

5En France, sans souci d'argent grâce aux subsides familiaux, il réussit à publier quelques dessins dans l'hebdomadaire *Vendredi* et dans le *Bulletin* de l'association générale des étudiants juifs avant que n'éclate la guerre, en septembre 1939. Il cherche aussitôt à s'engager dans la Légion étrangère, sans succès en raison d'un accord passé entre la France et la Pologne. Lorsqu'une fois la Pologne vaincue, le gouvernement polonais en exil se replie en France, des régiments polonais, levés parmi les Polonais immigrés en France, sont constitués. Lejzor est alors convoqué pour son instruction à Coëtquidan, comme bon nombre des 50 000 Polonais de France concernés par cette mobilisation, dont 20 000 Juifs souvent fort marris, comme Lejzor, de se retrouver sous la coupe d'officiers polonais souvent antisémites. Au moins ces régiments servent-ils dans l'armée française. Envoyé au front en avril 1940, il se retrouve sur la ligne Maginot, bientôt encerclé par les Allemands qu'il ne combat véritablement que dans les tout derniers jours de la bataille de France. Fait prisonnier le 17 juin 1940 en Alsace, Lejzor Mitelberg est d'abord parqué avec ses camarades pendant une semaine près du lieu de sa capture, en rase campagne, dans des champs entourés de barbelés, puis convoyé à pied vers Sarrebruck, enfin conduit dans des wagons à bestiaux au Stalag X A, dans le Schleswig-Holstein.

6Là, après l'enregistrement général, les geôliers allemands ordonnent aux Juifs de sortir des rangs ; une vingtaine d'hommes, dont lui-même, s'exécutent ; ils sont alors expédiés au Stalag II

B à Hammerstein, près de Stettin, en Poméranie, et versés dans un bataillon disciplinaire promis « aux travaux les plus pénibles à l'intérieur du camp », et non pas envoyés, comme les autres, « chez les paysans, au dehors ». Il dira plus tard : « je savais ce que je faisais [...]. Je l'ai fait pour moi-même, par une certaine hygiène morale ; je ne voulais pas commencer par mettre le petit doigt dans l'engrenage » (*L'Autocaricature*). Dans ce camp, il existait un service d'évasion qui, intéressé par sa capacité de parler allemand, l'aide à s'évader avec quatre autres prisonniers fin mars ou début avril 1941, muni d'habits civils et d'un faux *Ausweis* (laissez-passer). Il racontera à sa sœur, en 1945, qu'apprenant à la gare qu'un train allait partir pour Varsovie, il a hésité à le prendre pour rejoindre sa famille. Ses compagnons français « l'ont heureusement convaincu de rester avec eux », commente Gutka. Il prend donc des billets pour se rapprocher le plus possible de la frontière soviétique, distante de quelque 450 km « seulement » *via* la Pologne orientale annexée par le Reich et la Prusse orientale allemande du fait de l'annexion toute récente par l'URSS de l'ancienne Lituanie indépendante, conformément à l'accord secret signé entre Moscou et Berlin en même temps que le Pacte de non-agression germano-soviétique en août 1939. Le fait que la France est à 800 km et la zone dite « libre » à 1100 km, commande ce choix a priori surprenant. Puis le groupe passe la frontière à pied et de nuit, avant de se faire cueillir par une patrouille soviétique.

7L'Union soviétique n'a rien d'un paradis pour les 218 prisonniers français, officiers et simples soldats évadés des stalags et oflags de Poméranie et de Prusse orientale qui, animés pour nombre d'entre eux de sympathies de gauche, ont cru y trouver refuge depuis l'automne 1940. Alors allié objectif de l'Allemagne nazie, L'URSS les traite en otages, les met au secret et les promène, un an durant, de prisons en camps plus ou moins durs. « Tout pouvait nous arriver, nous étions oubliés de tous, exclus de la société, suspendus comme des poussières dans l'air », témoigna-t-il plus tard. Par ailleurs, il est longtemps sans nouvelles de sa famille qui, restée à Varsovie sous la botte allemande, bientôt enfermée dans le ghetto, y vit une terreur quotidienne même si son sort est un peu meilleur que celui de la plupart des Juifs puisqu'elle a conservé l'appartement familial et dispose encore de certains moyens financiers. Pour sa part, la poste continuant de fonctionner dans le ghetto, Lolek a pu faire savoir aux siens au début de novembre 1939, *via* la Croix-Rouge, qu'il s'était engagé dans l'armée française, puis par une carte envoyée de son stalag à la fin de 1940, qu'il était prisonnier de guerre en Allemagne.

Momentanément le contact est renoué : le prisonnier reçoit deux colis du ghetto de Varsovie et, alors sans doute qu'il préparait son évasion du stalag, demande à ses parents « s'ils voulaient qu'il rentre à la maison ou pas ». Moment crucial qu'a relaté Gutka : « Ce fut une belle dispute entre mes parents. Ma mère voulait que son fils revienne. Mon père pensait que Lolek, prisonnier de guerre français, était protégé pour la durée de la guerre par la convention de Genève et qu'il fallait qu'il reste prisonnier. Il l'emporta. »

8 Précédés le 3 avril par trois officiers échappés d'un oflag de Poméranie - dont les futurs généraux Pierre Billotte, alors capitaine et le plus gradé, Alain de Boissieu et Jacques Branet - les évadés du Stalag II B conduits par Mitelberg sont les derniers à rejoindre les autres prisonniers français le 27 avril 1941 au camp de Kozielsk, non loin de la forêt de Katyn où le NKVD avait assassiné approximativement 4 500 officiers polonais entre avril et mai 1940. Au fil des mois, il se noue des amitiés indéfectibles entre ces hommes désespérés, qui se déchirent aussi entre partisans de la France libre - la grande majorité sur laquelle Billotte exerce un fort ascendant - et communistes déterminés. En dépit de ses sympathies qui semblent, déjà alors, nettement orientées à gauche, Louis Mitelberg se range parmi ceux qui aspirent à poursuivre la guerre derrière le général de Gaulle. En attendant, toujours crayonnant, il rend compte de la vie quotidienne des prisonniers dans leurs différents lieux de détention, ainsi qu'il l'avait déjà fait dans son stalag poméranien et l'oflag voisin II D. Ces dessins furent exposés dans un « salon d'art » organisé à Kozielsk pour tromper l'ennui des prisonniers et, pour quelques-uns, publiés bien plus tard dans *L'Autocaricature* et dans le livre que consacra à « l'odyssée des 218 évadés par l'URSS » l'un de ses compagnons d'infortune resté son ami pour la vie, Jean-Louis Crémieux-Brilhac. Autre image demeurée vivace dans la mémoire de ses compagnons de détention : sa reproduction, à la craie et au charbon de bois, du bas-relief de Rude, *L'Envol de la Marseillaise*, sur la porte du réfectoire du camp.

9 L'invasion de l'URSS par la Wehrmacht en juin 1941 ouvre enfin les portes de leur prison, l'Union soviétique devenant *in petto* l'allié de la Grande-Bretagne et de ses petits alliés, dont la France libre. Dans son livre cité plus haut, J.-L. Crémieux-Brilhac raconte la participation de Mitelberg à la confection d'une « tenue digne » pour Billotte, le représentant des prisonniers, convoqué par le colonel du camp le 3 août : avec un autre prisonnier, « il brode [...] sur un béret de chasseur le

heume sur deux canons croisés, insigne des chars ». Enfin mis au courant de leur existence en août 1941, les Français libres obtiennent que les détenus soient relâchés et laissés libres de choisir de combattre sous leur bannière ou de rester en URSS, choix d'une petite minorité seulement. Mitelberg faillit bien toutefois n'être pas du nombre des partants. Alors qu'il attend en septembre 1941, à Arkhangelsk, de pouvoir monter à bord du navire qui devait les emmener à Glasgow, les Soviétiques lui dénie, ainsi qu'à un autre Polonais, le droit d'embarquer aux côtés des Français. Il doit à l'intervention de Billotte d'avoir finalement embarqué. C'est ainsi que Louis Mitelberg devient le 186e « Russe », comme l'on désigne à Londres ces nouvelles recrues que la France libre, si pauvre en hommes, fête avec enthousiasme, et qu'il est décoré de la Croix de guerre à Camberley par le général de Gaulle en personne. Quels qu'aient été ses engagements politiques par la suite, le Français libre Mitelberg resta toute sa vie solidaire de ses compagnons d'aventure et d'armes, participant fidèlement au rassemblement qui, chaque décennie, célébrait leur ralliement, notamment en 1961, année où le général de Gaulle les reçut à l'élysée.

10On sait par Gutka que, contre toute attente, les Mitelberg de Varsovie apprirent que leur fils et frère avait pu rejoindre l'Angleterre. Un ami de Lolek, interné en Suisse après s'être échappé de son stalag, inséra une lettre de lui dans un courrier adressé à son père dans le ghetto, lequel se chargea de la porter rue Nalewki. Il était, y disait Lolek, « en bonne santé chez l'oncle Mathis », l'un des frères de son père installé depuis la fin du siècle précédent à Londres. « C'était inimaginable, c'était magnifique. Ma mère [...] s'évanouit aussitôt, tant sa joie était forte. Jamais mes parents n'eurent d'autre nouvelle ; ce fut cependant leur dernier bonheur de savoir que Lolek était vivant, dans un pays libre, hors d'atteinte des nazis et qu'il allait sans doute les combattre ».

11De fait, tout en apprenant l'anglais, leur fils s'engage dans les Forces françaises libres (FFL). Désireux d'intégrer une école de pilotage, il est affecté dans les Forces aériennes françaises libres (FAFL), mais se heurte à un veto des Britanniques : étant polonais, il ne peut servir que dans l'aviation polonaise, ce qu'il se refuse à faire, comme du reste à prononcer un mot en polonais depuis son départ de Pologne. Il est alors affecté au Quartier général de l'Air, puis envoyé en 1942-1943 sur la base aérienne de Brazzaville, comme opérateur radio. Il réalise durant son séjour africain un ensemble de 46 portraits inédits, pour la plupart des caricatures, sous le pseudonyme de Louis Mitelle,

adopté pour répondre à la demande du général de Gaulle, selon Gutka, à ceux dont le nom de famille suggérait une origine juive. À Brazzaville, il fait la connaissance à l'été 1942 du journaliste Philippe Grumbach (1924-2003), une future grande figure de *L'Express* dont il prend la direction en 1971 et qui devint son ami le plus proche. C'est là aussi qu'il se procure auprès d'un pilote américain le premier numéro du *New Yorker*. Après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord en novembre 1942, il est muté à Casablanca, puis, « ayant commis la bêtise de ne pas [se] faire affecter à une école de pilotage américaine » (*L'Autocaricature*), il est muté à l'état-major de l'Air à Alger, ville où naît véritablement sa vocation de dessinateur engagé. Il y réalise ses premières caricatures de parlementaires de l'Assemblée d'Alger, pour *Le Canard sauvage* (1943-1946), hebdomadaire satirique « monté de toutes pièces avec Bernard Lecache et François Musard »; il dessine également pour *Combat*. C'est à Alger encore, en 1943, qu'il découvre Honoré Daumier, en lequel il voit désormais un maître, à la fois journaliste et artiste, et un modèle d'engagement politique ; il publie aussi des dessins dans le *Daily Sketch* (Londres, décembre 1941), le *Sunday Times* (janvier 1942) et *France d'abord* (Brazzaville). « J'ai dessiné car je ne savais pas faire autre chose, dira-t-il. Je trouvais une extraordinaire force dans les dessins satiriques politiques ». Il reçoit néanmoins en 1944, la médaille FFL et la Médaille des évadés.

12Après la libération de Paris (août 1944), il brûle assez de regagner la capitale pour prendre le risque de forger un faux ordre de mission, ce qui lui vaut d'être arrêté par la police de l'Air et menacé du conseil de guerre et de la cour martiale, mais ses relations du quartier général gaulliste lui sauvent la mise. Il est encore à Blida en septembre 1945, lorsqu'il reçoit de la branche anglaise de la famille un télégramme mentionnant l'annonce de recherche, publiée par un bureau parisien de recherche au nom de sa sœur Gutka qu'il croyait morte avec leurs parents ; il avait en effet interrogé avec insistance des aviateurs français qui d'Alger allaient en Pologne libérée jusqu'à ce que l'un d'entre eux se décide à lui dire « que le ghetto n'était que cendres et que personne ne semblait avoir survécu ». Il se précipite alors à Paris, où il retrouve Gutka, qui commençait à désespérer de jamais retrouver sa trace. Elle lui raconte alors en polonais l'enfer traversé par ses proches, un ami traduisant les réponses que Lolek, même dans ces circonstances, lui fait dans un français que Gutka, réduite à son français scolaire, ne comprend pas.

13Obligés de quitter leur appartement de la rue Nalewski en août 1942, changeant tous les jours de cachette, elle et ses parents

avaient réussi à échapper aux deux « grandes actions » allemandes entre la fin de juillet et le début de septembre 1942 et le 18 janvier 1943. Le 19 avril 1943, les derniers survivants du ghetto déclenchent l'insurrection. Depuis le toit d'un immeuble où elle fait le coup de feu, Gutka assiste le 20 avril, impuissante, à l'incendie de l'immeuble d'en face où elle sait que ses parents ont trouvé refuge. Au terme de trois semaines de résistance, elle se rend aux SS avec son groupe le 8 mai, parvient à sauter sans dommages du train qui l'emmène vers Treblinka et Maidanek et à regagner Varsovie à pied, trouve refuge du côté « aryen » chez une ancienne bonne de la famille qui le paya de sa vie, obtient des faux papiers dans des circonstances rocambolesques et fait en sorte de se faire rafler pour mieux se cacher comme « déportée du travail » en Allemagne. Libérée par la 2e Division blindée en Bavière en mai 1945, elle parvient à gagner Paris, trouve du travail chez un tailleur juif communiste installé depuis 1928, Ela Stzejnberg, résistant et rescapé d'Auschwitz, qu'elle épouse. Le couple est naturalisé en 1953. Dans *L'Autocaricature*, à une question de son interviewer désireux de savoir s'il avait perçu la catastrophe pendant les années de guerre, question qui touchait manifestement un point douloureux, Lolek devenu Louis répondit qu'il y avait « un mélange de deux choses, le refus d'admettre une telle absurdité et aussi une impuissance », la nécessité aussi, pour pouvoir continuer de se battre, de contenir le désespoir ; toutefois, il avait eu « dès 1933, la] prescience très nette de ce qu'était le nazisme », ce qui l'avait poussé à se déclarer juif au Stalag X A.

14Polyglotte, Louis Mittelberg travaille alors quelque temps pour l'*American Jewish Joint Distribution Committee* pour assurer sa subsistance et celle de sa sœur. Naturalisé français le 27 mars 1947, il publie en tant que pigiste ses premiers dessins politiques dans des titres issus de la Résistance, *Action* (1945-1952), un journal communiste, puis à *Libération* (1950-1951) et *Franc-Tireur*. En 1949, Il épouse une artiste peintre américaine issue d'une famille d'immigrés russes ayant fui la Révolution de 1917 et installée depuis un an à Paris, Zenaida, dite Zuka, Gourievna Booyakovitch, (Los Angeles, 1924 - Paris, 18 décembre 2016). Le couple eut deux fils, Alain et Roland. La même année, il adhère au Parti communiste français et collabore à partir de 1952 à *L'Humanité*, à *l'Almanach de L'Humanité* et à d'autres publications du PCF sous son véritable patronyme. Il réalise aussi des affiches pour le Parti. Vers le milieu des années 1950, il parcourt les pays de l'Est et l'URSS, où il est célèbre. C'est l'époque où il rencontre le journaliste Jacques Derogy et les

dessinateurs de presse Jean Effel et André François. Il explique ainsi, dans *L'Autocaricature*, cet engagement plutôt paradoxal au regard de sa désastreuse expérience soviétique : la nécessité de rendre un juste hommage aux « combattants clandestins de la Résistance [...] dont le plus grand nombre était communiste et qui avait, sur le plan international, son parallèle à l'égard de l'Union soviétique [malgré ses] imperfections sur la liberté » ; le sentiment après la guerre « qu'on construisait l'Europe avec la même Allemagne pour déclencher une nouvelle guerre contre l'Union soviétique [...], injustice tellement insupportable que cela aiguïait nos haines de l'Allemand en Europe, de l'Américain en Corée ». Au total, il aurait été moins communiste qu'« anti-fasciste ».

15Ses premiers doutes remonteraient à 1956. En mai 1958, ne s'accommodant plus des contraintes idéologiques de la presse communiste, il quitte le PCF et *L'Humanité* pour faire son entrée à *L'Express* de Françoise Giroud et de Jean-Louis Servan-Schreiber, avec pour toile de fond le combat contre la guerre d'Algérie. C'est ce dernier qui lui trouve son nouveau nom, Tim, anagramme des trois premières lettres de son patronyme. « Tout bascule alors », témoigne Tim. Les centaines de caricatures qu'il réalise pour ce titre dans les différentes phases qu'il a traversées entre 1958 à 1990, date où il prend sa retraite de cet hebdomadaire, installent Tim aux côtés de Jean Effel, Siné ou Faizant, comme les pères du dessin de presse moderne en France. Son style est très personnel, avec un graphisme caractéristique de lignes foisonnantes et un humour dévastateur, souvent noir, tandis que son inspiration doit beaucoup à la fréquentation des musées, des peintres avec qui il entretient un dialogue constant, mais aussi des personnalités du monde du spectacle et des médias. « Ses thèmes de prédilection : de Gaulle et encore de Gaulle, pour lequel il avouera toujours une certaine tendresse, qu'il croque en monarque, chef d'orchestre, monument, carte de France, gros pif, Moïse, pantin ou tire-bouchon aux bras levés... Mais d'autres y passent, Pompidou, Debré, Giscard, Mitterrand, Chirac, jusqu'au couple Chevènement-Saddam Hussein de 1991 » (Antoine de Baecque). Sa plume, « rarement méchante, sauf pour fustiger Franco, qu'il représente en train de s'essuyer les mains à l'aide de l'encyclique *Pacem in terris* après l'exécution de Julian Grimau, [...] épingle les travers et les lâchetés d'une époque déchirée par la décolonisation et la guerre froide », dit de lui le journaliste Jean Pierrard. De Jacques Duclos à Jacques Chirac, les hommes politiques sont étrillés grâce à un enchevêtrement subtil de traits qui font mouche tout en ambitionnant d'approcher au plus

près l'art d'un Callot ou d'un Daumier. Tendrement caricaturé la plupart du temps, le "Grand Charles" est finalement le seul à sortir intact de cette galerie de portraits souvent tirés à bout portant ».

16Cependant, en novembre 1967, après la guerre des Six jours, lors d'une conférence de presse restée fameuse, de Gaulle dépeint le peuple juif comme « un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur ». Meurtri, Tim réagit avec retenue en parole (« Ce langage maurrassien, antisioniste au départ, antisémite à l'arrivée, me paraissait abusif, surtout de la part d'un homme qui avait le sens de l'exactitude », écrit-il dans *L'Autocaricature*), mais d'une façon autrement plus virulente dans le dessin illustre qu'il réalise à ce propos, représentant un prisonnier portant l'étoile jaune posté derrière les barbelés d'un camp de concentration nazi et affectant une pose napoléonienne. Mais, a-t-il précisé, il n'est pas devenu dessinateur parce qu'il était juif ; son « combat se situait avant tout contre l'antisémitisme », par « inclination naturelle vers la révolte contre l'injustice », choisissant en l'occurrence « le camp des Israéliens menacés ». Refusé par *L'Express*, son dessin est publié par *Le Monde* dans sa rubrique « Libre opinion » le 3 décembre 1967.



La réponse de Tim à la conférence de presse du général de Gaulle du 27 nov. 1967. Le Monde, 3 déc. 1967, rubrique « Libre opinion ». DR.

17 Tim demeure néanmoins fidèle à *L'Express*, devenant en 1977 son dessinateur-éditorialiste et intégrant le comité éditorial de l'hebdomadaire aux côtés de Raymond Aron et de Jean-François Revel, Olivier Todd et Max Gallo, premier dessinateur de presse à obtenir cette reconnaissance en France. Mais il collabore aussi, toujours en France, au *Monde*, à *L'Événement du jeudi*, *Marianne* et, à l'étranger, au *Time Magazine* (1962), à *Newsweek* (1965), au *Washington Post*, au *New York Times* (1972), au *New Yorker* (1974) et à *Der Speidel*, etc., aidé en cela par la très faible place que tient l'écrit dans ses compositions. Il a été ainsi publié en Pologne, en Grande-Bretagne, au Congo, au Maroc, en Algérie, en France, en Allemagne, au Danemark, en Tchécoslovaquie, aux États-Unis, en URSS, en Bulgarie, en Chine, en Autriche, en Italie, en Suisse, en Israël, au Japon, en Turquie, en Suède et en Australie. C'est le temps des honneurs : il est le lauréat du Prix de la caricature politique à Montréal en 1968 et de celui de la Fondation du judaïsme français en 1983, puis le Musée des arts décoratifs à Paris présente une rétrospective de son œuvre en 1984 : *TIM, 40 ans de politique*. Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur en 1985, il est l'invité d'honneur de 1994 à 1998, date de ses derniers dessins, de nombreux festivals de la caricature : Sierre, St-Estève, St-Just-le-Martel, Forte del Marmi, etc.

18 Outre des ouvrages réunissant ses dessins de presse, Tim illustre les romans de Kafka, Gogol, Zola (1963-1965), Faulkner et les écrits de Jarry tout en entreprenant dès les années 1950 une œuvre de sculpteur, réalisant dans la glaise des portraits qu'il traçait jusque-là sur le papier. Il reçoit notamment commande de l'État en 1985 d'une statue du capitaine Dreyfus « douloureusement agrippé à son épée » qui fut érigée en 1994 dans un petit square du boulevard Raspail, après bien des polémiques. Une copie orne aujourd'hui la cour du Musée d'art et d'histoire du judaïsme à Paris. Il est aussi l'auteur du monument aux déportés morts à Buna-Monowitz, Auschwitz II et ses Kommandos, inauguré au cimetière du Père-Lachaise en 1993, et d'un buste d'Honoré Daumier, commandé par l'Association des amis du peintre, qui fut inauguré à l'Assemblée nationale le 23 janvier 2002, quelques jours après sa mort. Le Musée d'art et d'histoire du judaïsme lui consacra en 2003 l'exposition *Tim : être de son temps*, où furent présentés des centaines de ses dessins puisés dans les archives privées de la famille Mittelberg. Cette dernière légua en 2006 la quasi-totalité de l'œuvre graphique de Tim à la Bibliothèque nationale de France

(Département des Estampes et de la photographie), soit environ 17 000 dessins au crayon, à la plume, à l'encre de chine ou au pastel, des estampes et plus de deux cent cinquante carnets de croquis. Une sélection en fut présentée en 2010 dans la nouvelle Galerie des donateurs à la Bibliothèque nationale François-Mitterrand dans une exposition dédiée aux *Dessins de presse de Louis-Philippe à nos jours*.

ŒUVRES DE TIM

[19](#) *Dominique Desanti*, La Colombe vole sans visa, Préface de Jean Laffite. Illustrations de Jean Effel, Louis Mitelberg, Paul Hogarth et J.-P. Chabrol, Les éditeurs français réunis, 1951 ; Le pouvoir civil, dessins de Tim, Julliard, 1960 ; Une certaine idée de la France, Dessins de Tim. Textes de Michel Cotta, Paris, Tchou, 1969 ; Une décennie dessinée, préface de Raymond Aron, Albin Michel, 1981 ; De Gaulle de France (Dessins), Olivier Orban, 1990.

SOURCES

[20](#) Tim et C. Glayman, *L'Auto-caricature*. Stock, 1974 - André Caussat, *Gutka. Du ghetto de Varsovie à la liberté retrouvée*, préface d'André Kaspi, Paris, L'Harmattan, 1999 (illustré par quelques photos de famille) - Archives nationales, Radio France. France Inter. Archives papier des émissions de Patrice Gélinet « Les jours du siècle » (1996-1999) et « 2000 ans d'histoire » (1999-2011), 1996-2011 : 20144583/8, Lundi 10 février 1997, « 19 avril 1943 : l'insurrection du ghetto de Varsovie », invitée Mme Gutka-Sztejnberg - Loïc Bieuzen, *Les Prisonniers de guerre évadés par l'URSS (1940-1941)*, mémoire de maîtrise, Faculté des sciences humaines d'Orléans, 1990-1991, 3 vol. - Jean-Louis Crémieux-Brilhac, *Retour par l'URSS. Récits d'évasion*, Calmann-Lévy, 1945, et *Mémoires et espoirs de la Résistance. Prisonniers de la liberté : l'odyssée des 218 évadés par l'URSS*, Paris, Gallimard, 2004 - Christian Beuvain, « L'Humanité dans la guerre froide : la bataille pour la paix à travers les dessins de presse », *Cahiers d'histoire*, n° 92, 2003, p. 63-85 - nécrologie par Jean Pierrard, *Le Point*, 18 janvier 2002 - Yasha David, *Tim, être de son temps : dessinateur, sculpteur, journaliste (1919-2002)*, Paris, Musée d'art et d'histoire du judaïsme, édition Herscher, 2003 - Antoine de Baecque, « Trait pour trait », in *Tim : être de son temps*, Musée d'art et d'histoire du judaïsme - François Poux et TIM, « TIM Honoré », dossier consacré à TIM et interview avec François Poux, dans *Un bon vieux dessin vaut mieux qu'un long discours*. *Revue du dessin presse d'actualité*, bulletin n° 6, juillet 1988,

p. 18 - Alain Deligne, « TIM », dans *De De Gaulle à Mitterrand - 30 ans de dessin d'actualité en France*, Paris, collection des publications de la BDIC, 1989, p. 196 - Site de l'INA, reportage sur Tim : <http://www.ina.fr/politique/presidents-de-la-republique/video/CAB00045242/tim-dessinateur.fr.html> ;
www.assemblee-nationale.fr ;
www.france-libre.net/site/temoignagesdocuments/temoignages/evadesrussie.php?3aec685daa5c376aaa5a33ed1835c6fe=dbc1c12afb022165694929965a33e550)

.